

Le petit chaperon rouge : histoire d'un malentendu

Le petit chaperon rouge, une mise en garde destinée à se méfier des prédateurs inconnus ? Pas du tout ! Le danger, nous dit le conte, est ailleurs. C'est la thèse défendue par Lucile Novat dans un essai au style décapant, *De grandes dents. Enquête sur un petit malentendu.*
Le danger n'est pas dans la forêt, mais dans le foyer

Dans cette chronique [du *Bookclub* du mercredi, sur France Culture], nous tâcherons de continuer cette saison à vous faire découvrir quelques merveilles de la littérature jeunesse dans toute sa diversité, des livres destinés aux tout petits comme aux adolescents, de la création contemporaine et des pépites du patrimoine. Et je continuerai aussi régulièrement à m'intéresser aux enjeux, aux débats, aux réflexions suscités par ce champ littéraire là.

C'est par là que je vais commencer aujourd'hui, en vous parlant de l'un des essais parmi les plus stimulants que j'ai pu lire en cette rentrée. Ce livre s'appelle *De grandes dents. Enquête sur un petit malentendu*. C'est le tout premier ouvrage de sa jeune autrice, Lucile Novat, il vient de paraître à la Découverte, dans la collection "Zones". "De grandes dents", référence à ce qui est sans doute le plus célèbre des contes pour enfants, j'ai nommé *Le petit chaperon rouge*, et sa fameuse ritournelle finale, ce dialogue entre le loup et l'enfant : "Mère grand, que vous avez de grandes dents ! C'est pour te manger, mon enfant". L'essai de Lucile Novat se présente comme la défense argumentée, aussi drôle que documentée, d'une thèse à la fois simple, lumineuse et un peu terrifiante. En voyant dans le conte, et en particulier dans la version qu'en a consignée Charles Perrault à la toute fin du 17^e siècle, une mise en garde adressée aux jeunes filles pour les inviter à se méfier des inconnus, nous aurions tous, collectivement, fait fausse route. Le malentendu que Lucile Novat entend lever est le suivant : le danger pointé par le conte, ce ne serait pas celui qui rôde au dehors, dans les forêts, dans les bals ou sur les parkings, mais bien un danger du dedans. Ce que nous raconte *Le Petit chaperon rouge*, c'est que la menace se trouve au cœur du foyer, au sein de la famille, au creux d'un lit où se trouve quelqu'un que l'on connaît bien. Autrement dit, *Le Petit chaperon rouge*, ce serait avant tout une histoire d'inceste. Chapitre par chapitre, point par point, Lucile Novat entend nous le démontrer.

Sauts interprétatifs versus la "team" premier degré

Je cite quelques éléments de cette démonstration. Prêtons attention, nous dit-elle, à la façon dont Perrault décrit ses protagonistes dès les premières lignes du conte : "Il était une fois une petite fille de village la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, sa grand-mère plus folle encore ". De quelle nature est au juste cette folie d'amour sur laquelle Perrault comme les frères Grimm insistent d'emblée ? Prenons, par ailleurs, cette histoire de chevillette que l'on tire, et de bobinette qui cherra. Si nous n'avons jamais bien compris cette affaire de loquet compliqué, c'est normal : pure invention de Perrault, cette formule signale simplement que la maison de la grand-mère est barricadée, et ce pour mieux opérer ce renversement destiné à laisser croire à l'enfant que le danger est au dehors, et non au dedans.

Ce qui est passionnant dans cet essai, c'est la façon dont l'autrice travaille nos résistances à cette interprétation, dans une forme de dialogue vivace avec nous, ses lecteurs. Je la cite, page 65 par exemple : "Vous vous dites oh, eh, Lulu, Ok, c'est amusant et ta cause est juste, mais il y a quand même un petit saut, comment dire, un petit saut "interprétatif" dans ta façon d'oublier qu'entre-temps le loup est bien arrivé à la maison de la mère grand et qu'il l'a engloutie." Et l'autrice de nous répondre, à nous, la "team premier degré", et de lever ces résistances, une à une. Comme par exemple celle portant sur la question du genre : la grand-mère est une femme, or, se dit-on, dans les histoires de violences intrafamiliales, la plupart du temps, l'agresseur est un homme. Lucile Novat attire notre attention sur une forme de fluidité dans le genre au sein du conte - confère, en premier lieu, le fait que la petite fille est désignée par le genre masculin, LE petit chaperon rouge, ou encore la description des attributs du loup-grand-mère dans le lit : corps velu, poils impressionnantes.

par Mathilde Wagman
(France Culture - mercredi 28 août 2024)

<https://www.radiofrance.fr>

.../...

.../...

De grandes dents

Vient de paraître aux éditions La Découverte, dans la collection "Zones", un très stimulant essai de Lucile Novat, intitulé De grandes dents. Enquête sur un petit malentendu. La thèse : le personnage du loup dans Le Petit Chaperon rouge ne serait pas le miroir d'agresseurs sexuels croisés au fond des bois, comme y inviterait une lecture hâtive de la morale de Perrault, mais celui d'agresseurs sexuels croisés au sein même du foyer. En d'autres termes, le loup séducteur ne viendrait pas d'ailleurs, mais serait un membre de la famille, et le plus dangereux ne serait pas de croiser des loups dans la forêt, mais d'entrer dans le lit de sa grand-mère – le loup déguisé en grand-mère n'étant qu'un masque pour dire, à l'inverse, que derrière la figure familière de la grand-mère (et derrière elle du père, de l'oncle, etc.) se cache un loup.

L'une des grandes qualités de cet essai est sa capacité à remuer les certitudes, et notamment à briser le tabou des violences sexuelles faites aux enfants : c'est sans doute un livre sur la pédophilie et l'inceste, au moins autant (davantage ?) qu'un livre sur *Le Petit Chaperon rouge*. La relecture des textes de Perrault et des frères Grimm est passionnante, et assez rigoureuse dans la manière qu'elle a de relever les détails textuels et d'en faire jaillir les impensés lexicaux, psychologiques, symboliques... Lucile Novat, enseignante de lettres dans le secondaire, n'a incontestablement pas oublié ses cours d'analyse textuelle.

Il est plaisant également de voir Bruno Bettelheim se faire tailler un costard : trop souvent sa *Psychanalyse des contes de fées* est prise pour une série de démonstrations scientifiques devant faire référence dans l'analyse symbolique des contes de fées, là où elle est en réalité avant tout le reflet des obsessions et des *habitus* sociaux de son auteur – Jack Zipes l'avait déjà critiqué en ce sens, et la liste des "erreurs" et des biais d'interprétation du psychanalyste est conséquente. Lucile Novat, de manière convaincante, ajoute un *item* à la liste : il n'est pas (plus) possible de considérer le petit chaperon rouge comme une jeune fille qui serait soit idiote, soit désireuse d'être séduite. Lucile Novat rappelle de manière pertinente que quand on est enfant, on n'est pas "désireux d'être séduit", et qu'il s'agit là d'un fantasme adulte qui a toute sa légitimité quand on est adulte, mais qui l'est un peu moins si l'on considère le récit comme un conte pour enfants. Aussi, si le petit chaperon rouge n'esquisse aucun mouvement de fuite une fois entré dans le lit, ce n'est pas parce qu'il est consentant, mais qu'il est pétrifié de peur – dans le processus de viol, on appelle ça la sidération.

Je ne vais pas raconter tout le livre. Il se lit très bien, un peu comme une enquête. C'est aussi un livre très personnel : l'autrice y fait de très longues notes d'auto-analyse familiale – sa mère a visiblement subi des violences sexuelles dans son enfance –, et le ton est très léger, malgré le sujet qui ne l'est pas. Enfin, ce n'est pas vraiment le ton qui est léger, c'est la manière de raconter les choses : de constantes allées et venues entre l'analyse littéraire et l'enquête sur la problématique contemporaine de la pédophilie, avec des adresses au lecteur, un registre très direct, de nombreuses références à la culture populaire (David Lynch, Tex Avery) aussi bien qu'à la culture plus classique (le mythe de Saturne dévorant ses enfants).

Le point le plus convaincant selon moi est la mise en évidence du fait que le danger, le vrai danger, ne se trouve pas à l'extérieur mais à l'intérieur : non dans la forêt, mais dans la maison de la grand-mère. C'est vrai qu'on ne comprend pas, si le loup veut dévorer le petit chaperon rouge, pourquoi il ne le fait pas dans la forêt. Ce faisant, Lucile Novat s'empare de ce qui fait l'une des spécificités des contes de fées, à savoir ses failles narratives. Ce n'est pas moi qui ai inventé cette idée, c'est (à ma connaissance) Jean-Marie Apostolidès, dans un article de 1991 à propos de *Barbe Bleue*. Pourquoi au juste Barbe bleue laisse-t-il le temps à sa femme de prier avant de la tuer ? Et qu'est-ce que la sœur Anne fait au juste dans le château ? Et au fait, si c'est la curiosité qui a tué l'épouse de Barbe Bleue, qu'est-ce qui a tué sa première épouse, puisqu'il n'y avait pas alors de cabinet interdit ? Le critique, inévitablement, essaye de combler les failles (c'est aussi ce qu'essaye de faire Pierre-Emmanuel Moog dans son dernier livre *Dans la fabrique des contes de Perrault*, j'en reparlerai sans doute une autre fois). Et c'est ce

.../...

.../...

que fait Lucile Novat : essayer de reconstituer un puzzle dont il manque des pièces. Quitte parfois à inventer des motifs – au double sens du mot “motif” : petit élément au sein d’un grand ensemble, et intention, mobile des personnages (qu’avait en tête le chasseur exactement, pour ne pas tuer le loup ?), voire des auteurs (contre quel type de séducteur, au juste, Perrault écrit-il son conte d’avertissement ?).

Mais alors, si Lucile Novat invente des choses, c’est forcément qu’elle affabule, que ce qu’elle dit est faux ? Oui, elle affabule, et elle le reconnaît elle-même. Elle bâtit une autre histoire que celle que l’on connaît. Est-ce à dire pourtant qu’elle dit faux ? Non, dans la mesure où son histoire correspond à une vraie question d’aujourd’hui, tout à fait légitime et bienvenue, et que j’emprunte dans sa formulation à Alice Brière-Haquet, dans un billet posté à propos de ce livre sur Facebook : qui sont les loups pour les enfants aujourd’hui ?

En somme, si l’on croit trouver dans le livre de Lucile Novat la vraie interprétation du conte de Perrault, qui détrône toutes les autres, et qui caractériserait l’intention consciente ou inconsciente de l’académicien quand il a écrit ce récit en 1795, on en fera je pense une mauvaise lecture. Il faut y voir une interprétation d’aujourd’hui, d’autant plus légitime qu’elle aborde un sujet important dans notre société, et d’autant plus intéressante qu’elle est rigoureusement menée, informée, et qu’elle n’essaye jamais de tordre le texte : seulement de compléter ses zones d’ombre. Si le conte du *Petit Chaperon rouge* nous parle aujourd’hui, ce n’est pas seulement parce qu’il serait merveilleusement écrit, et qu’il s’agirait d’un bijou à ranger parmi les trésors de la littérature patrimoniale, mais aussi et surtout parce qu’il peut être interprété de cette manière. La vérité d’un texte se trouve aussi dans sa réception.

Un seul bémol, peut-être : je trouve parfois étrange le fait d’analyser un texte à partir d’un autre, ici de compléter les failles de la version de Perrault avec des détails de la version des Grimm. Cela peut même sembler au premier abord une erreur méthodologique : on a parfois l’impression que Lucile Novat n’analyse ni vraiment le conte de Perrault, ni celui des frères Grimm, ni celui des versions populaires qu’étudie Yvonne Verdier, mais un mélange de toutes ces versions, ou même une sorte de “non-version” qui planerait au-dessus de toutes ces incarnations textuelles. Or ce “conte idéal” n’existe pas, et il n’y a à se mettre sous la dent que des textes singuliers. L’autrice semble toutefois consciente de ce problème, dans la mesure où elle explique de manière satisfaisante les glissements entre une version et une autre, et donc reconnaît la singularité des différents textes utilisés – les frères Grimm auraient en quelque sorte transformé la morale un peu trop explicite de Perrault quand ils ont ajouté l’épisode du chasseur.

“Je ne crois pas que les frères Grimm aient décidé de torcher leur récit avec une fin plus gaie que leur confrère Perrault. Je ne crois pas non plus qu’ils se moquent de la moralité. Mais peut-être ont-ils conscience des méprises qu’entraînent ces leçons faussement explicites et, pour les contrer, ont-ils pris le parti de nous laisser tout décoder nous-mêmes. Il va falloir écouter jusqu’au bout, interpréter jusqu’au bout.” (p. 103)

Je ne peux qu’abonder dans ce sens, à deux détails près. D’abord, il ne me paraît pas contradictoire que les frères Grimm aient pu vouloir à la fois une fin plus optimiste, qui concorde avec l’horizon d’attente de leur lectorat de familles bourgeoises Biedermeier, et moins explicitement moralisante, ce qui concorde avec l’inscription de leur projet littéraire dans une poétique romantique du fragment opaque aux interprétations multiples. Les Grimm ont donc tout à fait pu vouloir une fin plus gaie, sans que cela enlève rien aux interprétations de Lucile Novat de cette nouvelle fin qu’ils ajoutent à la version de Perrault – le chasseur qui ne tue pas la bête parce qu’il ne veut pas incriminer le prédateur, la jeune fille qui transmet au bourreau ses pierres de scrupule pour s’en décharger. Ensuite, il faut bien comprendre qu’interpréter n’est pas décoder. Décoder suppose de déchiffrer un code intentionnellement (ou non, mais l’idée d’un codage inintentionnel est très discutable) donné avec le message par son auteur. Or, ici rien ne dit que les Grimm aient eu ces idées en tête : il n’y a donc rien à décoder – ni du reste à déchiffrer, ou à déchiffrer. En revanche, interpréter, oui,

.../...

.../...

c'est possible, dans la mesure où il s'agit d'une appropriation du message par son destinataire. Ici, le destinataire : nous, Lucile Novat, les enfants d'aujourd'hui. Il n'y a pas de "clé des contes", ou plutôt, cette clé, c'est nous, et toute interprétation est possible, tant qu'elle ne prétend pas restituer "la vérité d'origine" du conte en toutes ses versions, et qu'elle ne tord pas la réalité pour la faire coïncider avec une théorie. Sans doute n'y a-t-il donc pas en réalité de "malentendu" concernant le conte de Perrault. Mais un tabou à briser, et des libertés à prendre avec les textes patrimoniaux – et plus encore, peut-être, avec les textes-écrans qui nous en voilent la réalité textuelle, pour reprendre le terme de Pierre Bayard – afin que ce conte puisse aider à libérer la parole, et à remettre les questions vives à l'agenda politique.

BIBLIOGRAPHIE

- . Lucile Novat, *De grandes dents. Enquête sur un petit malentendu*, Paris, La Découverte, coll. "Zones", 2024.
- . Jean-Marie Apostolidès, *Des choses cachées dans le château de Barbe Bleue*, Merveilles et contes, vol. 5, n. 2, 1991, p. 179-199.
- . Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007.
- . Jack Zipes, "Use and abuse of folk and fairy tales with children", in *Breaking the Magic Spell. Radical Theories of Folk and Fairy Tales*, The University Press of Kentucky, 2002 (1979).

par François Fièvre

(Iconocinte – dimanche 1^{er} septembre 2024)

<https://iconoconte.hypotheses.org>

Le Petit Chaperon rouge réanalysé : "On a occulté la présence d'une scène incestueuse dans le texte".

Dans De grandes dents, Lucile Novat, professeur de lettres, livre une relecture déconcertante du célèbre conte. Une enquête littéraire nourrie de la vague #MeToo et des travaux de la Civiise sur les violences intrafamiliales. Entretien.

C'est un récit qui a bercé des générations d'enfants blottis sous la couette. Celui d'une fillette tout de rouge vêtue qui, ayant croisé un loup dans la forêt, sert de repas à l'animal déguisé en grand-mère. Tout le monde aura deviné de quel conte il s'agit. Mais si l'on avait fait fausse route, pendant tout ce temps ? Si, en fin de compte, c'était la grand-mère elle-même, sous ses airs de monstre velu, qui ne faisait qu'une bouchée de sa propre petite-fille ? Sur le papier, l'hypothèse semble farfelue. Mais, d'une plume légère, Lucile Novat sait se montrer convaincante. *De grandes dents*, une enquête littéraire incisive qui se dévore comme un roman, renouvelle l'interprétation du *Petit Chaperon rouge*. Empruntant le même chemin que l'héroïne dissimulée sous sa capuche, à la recherche d'indices semés par Perrault et les frères Grimm, l'enseignante de lettres en Seine-Saint-Denis lève un "petit malentendu". Par fines touches, elle révèle une scène d'inceste ensevelie sous cette histoire bien trop communément partagée d'agression commise par un prédateur. Moralité, mieux vaut se méfier de sa grand-mère (qui peut prendre la forme d'un grand-père, un père, un oncle...) que de l'inconnu au coin de la rue.

Vous interprétez Le Petit Chaperon rouge comme le récit d'uninceste. Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

Tout est parti d'une drôle d'épiphanie. L'intuition que, dans ce conte, le danger ne vient pas de l'inconnu qui rôde dans la forêt, mais d'un membre de la famille. La vague #MeToo et les révélations qui ont suivi sur les violences intrafamiliales ont, bien sûr,

.../...

.../...

contribué à m'ouvrir les yeux. Mais, au départ, très honnêtement, je ne me prenais pas au sérieux. Mon hypothèse me paraissait tellement loufoque ! J'ai entrepris d'écrire un petit article d'analyse littéraire pour la défendre avec humour, au risque d'être un peu de mauvaise foi. Sauf que j'ai très vite été convaincue par ma propre enquête. Plus j'avançais sans mes œillères, plus le jeu devenait sérieux. Et plus ça me poussait à aller fouiner sur d'autres sentiers, au-delà du conte, pour comprendre les mécanismes du tabou. L'enquête m'a ainsi menée vers d'autres récits, des faits divers, des films, et même ma propre histoire familiale.

Comment avez-vous procédé ?

Pas à pas, comme une enquêtrice ! Les textes littéraires sont des objets féconds qui ont des failles qui ne demandent qu'à être réinterprétées. La première phrase de la version de Perrault est limpide : "Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore." Il me semble que j'en frissonnerais d'effroi si je lisais ce conte pour la première fois aujourd'hui. Cette précision ne peut pas être due au hasard, surtout dans un texte dont l'écriture relève d'un travail d'orfèvre, où chaque mot est soupesé. Une fois dessillé, le moindre indice sur ma route me semble significatif, parfois même... évident. Quand le loup répète "mon enfant", un "ma fille" se glisse d'ailleurs dans la ritournelle : "C'est pour mieux t'embrasser, ma fille"... On pourrait voir dans les deux termes des synonymes si tout n'était pas écrit au cordeau : quand variation il y a, c'est qu'elle est significative. En l'occurrence, on est l'enfant de tout le monde, alors qu'on est la fille de quelqu'un.

Mais si le loup n'a pas l'intention de dévorer la petite fille qu'il croise dans la forêt, alors quel rôle joue-t-il dans l'histoire ?

Bonne question. Il est d'usage d'interpréter le fait que la petite traîne dans les bois comme une dangereuse marque de frivolité qui doit être punie. Mais si elle tarde sur le chemin, c'est peut-être qu'elle n'a pas envie d'arriver chez sa grand-mère... Alors qui est donc ce loup qu'elle croise sur sa route, si ce n'est pas lui qui est sous la couette dans la chambre ? C'est là que l'étymologie est utile : "compère" vient de "compater" qui signifie "parrain". Cette découverte m'a fait l'effet d'un loup qui débarquerait dans mon salon en robe à paillettes de chez Disney ! Peut-être que Compère le Loup est la version masculine de la marraine des contes de fées. Peut-être que la petite fille aimerait très fort qu'un tel adjutant se présente sur son chemin pour lui prêter main-forte, elle qui vraisemblablement n'a pas très envie d'arriver chez l'aïeule. D'ailleurs, il n'arrive rien dans le bois, c'est dans la maison que le Petit Chaperon rouge sera dévoré. Levons au passage un autre malentendu : quand Perrault évoque ces loups qui suivent les jeunes filles jusque dans les "ruelles", il ne parle pas de petites rues sombres mais d'alcôves dans les chambres des jeunes femmes. Encore un contresens révélateur des mises en garde obsessionnelles contre les kidnappeurs en camionnette blanche, face au tabou des dangers familiaux.

La lecture que je propose est que le Petit Chaperon rouge accepte de se glisser sous la couette parce que c'est un membre de sa famille, quelqu'un en qui elle a confiance, qui le lui demande.

L'image de cette grand-mère, trop velue pour ne pas faire penser à un grand-père, conforte votre hypothèse d'uninceste...

Cette fluidité de genre est présente à plusieurs endroits du conte. Non seulement le Petit Chaperon rouge est désigné par une formule masculine, mais rien n'interdit en effet de penser que derrière la grand-mère se cache non pas un loup, mais un homme : un grand-père, un oncle... L'une des raisons pour lesquelles l'interprétation incestueuse du conte a été à ce point occultée tient justement au fait que l'aïeule est une femme. Le tabou de la violence des femmes redouble celui de l'inceste, ça fait beaucoup de barrières à abattre. Si l'enfant était allée voir son grand-père, le lecteur aurait sans doute ressenti une forme de malaise.

.../...

.../...

Bruno Bettelheim, dans *Psychanalyse des contes de fées, fait de la fillette une adolescente travaillée par le désir...*

Lorsque le Petit Chaperon rouge accepte de monter dans le lit, Bruno Bettelheim est bien embêté. Il le déplore et, mal à l'aise, reproche à Perrault de ne pas lui laisser d'autre choix que de condamner son héroïne qui a, selon lui, "toute l'apparence d'une femme déchue". Pour expliquer cette incongruité de l'histoire, il présente la petite fille comme si elle avait envie d'être dévorée. Ce récit d'un éveil érotique est intéressant, et je surjoue un peu la controverse avec ce cher Bruno Bettelheim, convaincue qu'une infinité de lectures sont possibles. Celle que je propose, c'est que le Petit Chaperon rouge accepte de se glisser sous la couette parce que c'est un membre de sa famille, quelqu'un en qui elle a confiance, qui le lui demande.

Si votre interprétation a été ensevelie sous une autre, est-ce lié au tabou de l'inceste ?

Oui, assurément. Et c'est vraiment le cœur de mon enquête. Au-delà de l'analyse littéraire, ce qui m'importe, c'est d'aller interroger ce qui nous rend sourds à ce point, nos stratégies d'évitement, de déni. On a scellé sur ce conte ultra connu une interprétation univoque et hégémonique : il faut se méfier du loup qui rôde dans la forêt. Et à force de ressasser que cette menace viendrait du dehors, on a réussi à occulter la présence d'une scène incestueuse au milieu du texte.

La réception du *Petit Chaperon rouge* vient ainsi conforter une idée défendue par l'anthropologue Dorothée Dussy dans *Le Berceau des dominations* : dans le "tabou de l'inceste", l'interdit porte plus sur le fait d'en parler que de le pratiquer. On se situe même très haut dans l'échelle du tabou : dans toutes les chaumières, on prétend que ce conte ne parle pas d'inceste, et même qu'il dit exactement l'inverse ! À savoir que les petites filles doivent rester chez elles plutôt que d'aller faire les fofolles dans les bois, où elles risquent de faire de mauvaises rencontres. Qu'est-ce qu'on raconte aux enfants, qu'est-ce qu'on omet, et qu'est-ce qu'on fait dire aux histoires qu'on transmet... Ces questions m'ont poussée à interroger les récits et les silences dans ma propre histoire. C'est ce qui se trame dans les notes de bas de page. J'espère que cela invitera les lecteurs à plonger dans leur roman familial.

En tant qu'enseignante, pensez-vous que travailler sur ce conte avec des élèves puisse permettre d'ouvrir le débat sur un sujet qui concerne deux à trois enfants par classe en moyenne ?

Si les contes et les fables n'étaient que des vignettes de sécurité ou de prévention, ce serait d'un ennui terrible... Mon but n'est jamais d'imposer une lecture à des élèves. J'aspire plutôt à leur montrer comment suivre leurs intuitions, défendre leurs interprétations, voir si elles tiennent ou non. Les contes agissent comme des vecteurs qui permettent d'aborder des sujets dont on n'arrive pas à parler autrement. Si l'on raconte aux enfants des histoires aussi terrifiantes, c'est pour leur faire éprouver la cruauté du monde réel par des récits qui vont les former et dont ils sortiront plus forts.

Mais ce texte s'adresse aussi aux adultes, n'est-ce pas ?

La fillette glisse dans le ventre du loup des pierres qui s'appellent en latin *scrupulus*. D'où nous vient le sens figuré et aujourd'hui courant du mot "scrupule" : hésitation à agir, inquiétude morale provenant de la crainte de commettre une faute. Au regard des travaux en psychologie sur la culpabilité de la victime, on peut lire son geste comme une manière de rendre à son agresseur les cailloux qu'elle trimballe... J'y vois une adresse à l'adulte qui est en train de faire la lecture à l'enfant. Une façon de lui dire : "De grâce, que la prochaine fois un doute moral arrête ton geste."

par Marion Rousset

(Télérama – vendredi 6 septembre 2024)